

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 20

Artikel: Ceux de 1865
Autor: Doron, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219530>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mouton non lavée extérieurement au coin des mâchoires.

Contre le point de côté. — Cracher sous une pierre.
Contre le hoquet. — Dire: J'ai le hoquet, Dieu me l'a fait; vive Jésus, je ne l'ai plus!

Contre le saignement de nez. — Placer une pierre froide sur la nuque.

Météorologie. — Signes de pluie.

Quand le seuil des portes est humide (ou les escaliers).

Quand la fumée traîne sur le sol.

Quand les sacs de sel sont humides.

Quand les cordes des cloches se raidissent.

Quand les évier, le séchoir sentent mauvais.

Quand il y a des fourmis dans la maison.

Quand les hirondelles volent bas.

Quand on voit courir les souris dans les champs.

Quand les moineaux, les poules se roulent dans la poussière.

Quand il n'y a pas de rosée le matin.

Quand les taupes « poussent » leurs taupinières.

Quand les poules se grattent sous les ailes.

Quand les limaces descendent une pente rapide.

Quand les rhumatismes font souffrir.

Quand les truites « mouchent » (sortent de l'eau pour happer les insectes).

Quand les lombrics se traînent sur le sol.

Quand les vaches « retiennent » leur lait (c'est-à-dire en donnent moins que d'habitude).

Quand les truites mordent leurs petits.

Quand les chevaux mordent le bois du râtelier dans l'écurie.

Croyances relatives aux animaux. — Souris. — Quand les souris mangent du liège elles périssent.

Coucou. — Si l'on a de l'argent dans sa poche quand on entend chanter le coucou pour la première fois au printemps, on en aura toute l'année.

Araignée. — Araignée du matin, chagrin. — Araignée de midi, dépit (appétit, plaisir). — Araignée du soir, espoir (désespoir).

Orvet. — L'orvet est aveugle.

Crapaud. — Les crapauds peuvent attirer les oiseaux pour les dévorer en les fascinant. Ils peuvent projeter du venin.

Abeilles. — Quand un membre de la famille meurt, il faut en informer les abeilles sinon les essaims périssent.

Coccinelle. — Quand les enfants attrapent une coccinelle, ils la placent sur leur main et répètent jusqu'à ce que l'insecte s'envole : « Berberate, berberate, vai dire à bon Due de faire bé temps demain ».

Perce-oreille. — Cet insecte fait la terreur des campagnards. Ils croient qu'il s'introduit dans l'oreille et qu'il perce le tympan à l'aide de ses pinces.

Le dairi. — Aux étrangers venant habiter la région, on se fait une joie de leur faire chasser le « dairi » (animal imaginaire). Par une soirée exceptionnellement froide, on poste le patient, un sac en mains, au milieu des bois ; puis, feignant d'aller rabattre ce rarissime gibier, on s'enfuit au village.

Croyances diverses. — Bourdonnements d'oreille. Quand on a des bourdonnements d'oreille, on dit : Oreille droite, bonne disette ; oreille gauche, mauvaise disette.

Quand l'oreille gauche « sonne », c'est qu'on dit du mal de nous, quand c'est l'oreille droite, on dit du bien.

Quand l'oreille gauche « sonne », y mettre le doigt et le mordre ensuite, la personne qui dit du mal de nous se mordra la langue.

Ongles. — Il ne faut pas couper les ongles aux enfants, cela les fait devenir voleurs.

Ne pas se couper les ongles, les jours qui ont des « r » (c'est-à-dire le mardi, le mercredi, le vendredi) sinon il vient des « arpions » (peau soulevée) près des ongles.

Avoir les ongles plus longs que larges est un signe de bonheur.

Rides de la main. — Si les trois rides affectent la forme d'un M, signe de malheur, si elles forment un H, signe de bonheur.

Si la première grande ligne est longue, on aura beaucoup d'argent, si celle de droite est longue on aura un grand amour.

Présages divers. — Quand le tablier d'une jeune fille se détache, c'est preuve que son bon ami pense à elle.

Quand le cordon de notre soulier se détache, c'est signe que quelqu'un pense à nous.

Quand, à l'écurie, toutes les bêtes sont couchées du même côté, c'est signe de visite.

Quand le chat se lave, c'est signe qu'on aura une visite.

Si un morceau de pain tombe dans la tasse, c'est preuve qu'on recevra des nouvelles (lettre, paquet).

Signes de malheur. — Renverser la salière un vendredi. — Briser un verre. — Quand la première personne rencontrée le matin est une vieille femme. —

Quand un lièvre croise notre chemin. — En fanant, quand on laisse tomber son outil, on dit qu'on a perdu sa journée. — Quand la chouette crie près de l'habitation. — Quand on aperçoit deux objets posés en croix.

Signes de mort. — Si quelqu'un est mis en bière le dimanche, il meurt quelqu'un pendant la semaine.

Si, dans un cortège funèbre, notre soulier se détache plusieurs fois, c'est signe que nous mourrons sous peu.

Si la marraine est enceinte lors du baptême, son filleul mourra prématurément.

Quand les corbeaux croassent ou que les pies jassent près de notre habitation.

Quand les corbeaux se perchent sur la cheminée ou sur la croix du cimetière.

Quand certaines fleurs cultivées fleurissent, c'est signe de mort.

Quand un essaim d'abeilles meurt, il mourra quelqu'un dans la maison.

Quand un oiseau vient heurter à la fenêtre.

Quand on trouve deux fûts de paille disposés en croix.

Si, pendant qu'on sonne la messe à l'élévation, l'heure sonne en même temps au clocher, il meurt quelqu'un dans le courant de la semaine.

VIEILLE CHANSON, TOUJOURS JOLIE

*Petit enfant, j'aimais d'un amour tendre
Ma mère et Dieu, saintes affections ;
Puis mon amour aux fleurs se fit entendre,
Comme aux oiseaux et comme aux papillons
J'aimai d'amour jusqu'au soleil superbe,
J'aimai la brise aux chants harmonieux,
Le vers luisant, cette étoile de l'herbe,
L'étoile d'or, ce ver luisant des cieux.*

Refrain :

*C'est l'amour qui dore de reflets joyeux
Le cœur jeune encor, tout cœur, jeune et vieux,
Ceux-là sont heureux qui sont amoureux
Et sous l'œil de Dieu s'en vont deux par deux.*

*Un peu plus tard, je jurai que ma vie
Appartiendrait à mon premier amour,
Puis je connus l'amour de la Patrie
Et l'amitié dans mon cœur eut son tour.
Plus tard encor, j'aimais toutes les femmes,
Et tous les arts et toutes les grandeurs ;
J'aurais juré qu'en moi brûlaient dix âmes,
J'aurais juré qu'en moi battaient dix cœurs.*
(Refrain).

*Homme, à la fin, j'eus cet amour austère,
Homme sacré, même aux folles amours,
Que devant Dieu, dans un serment sincère
Avec son nom l'on donne pour toujours.
Dieu m'envoya des enfants nés pour plaire ;
Ils m'ont quitté car l'amour les surprit.
Je les tenais de l'amour de leur mère,
Et puis un jour l'amour me les reprit.*
(Refrain).

*Et maintenant, au bout de ma carrière,
J'adore encor ma femme en cheveux blancs,
Et je revois mes amours de naguère
Chez les enfants de mes petits enfants.
J'aime avec foi la Terre d'espérance
Que Dieu promet au voyageur rendu.
Et plein d'amour pour la nature immense,
Je m'en irai comme je suis venu.*
(Refrain).

Henry Ford. — Une vie, une œuvre, un caractère, par Adolphe Saager. — Editeurs: Hallwag S.-A., Berne. Prix : broché fr. 4.80, relié fr. 6.—

La plupart des gens ne connaissent d'H. Ford que ses automobiles, et sa richesse. Or cet homme est peut-être le représentant le plus puissant de la nouvelle conception sociale en train de conquérir le monde. Par là, il mérite d'être connu de tous ceux qui, à côté de leur profession, cultivent les idées générales. L'écrivain suisse Adolphe Saager, qui dans ses propres œuvres tend toujours à grouper les isolés, à réconcilier individus et classes, campe Ford, et son action, de la façon la plus consciencieuse comme la plus adroite. Il nous montre le développement de ce fils de la nature, qui, de jeune paysan inventif, puis d'ingénieur obstiné, est devenu le fabricant à succès que l'on sait : homme d'affaires, réformateur pratique, passé de débuts obscurs non seulement à des entreprises gigantesques et à une richesse qui ne l'est pas moins, mais donnant une impulsion puissante à la vie des sociétés humaines. L'auteur nous

donne les sentences essentielles de Ford sur le capital et le travail, la question ouvrière, et celle des salaires, la question juive, l'entraide, l'avenir de l'agriculture américaine, la bienfaisance et le paupérisme, le progrès général et individuel. Henry Ford nous apparaît ainsi comme le type du néo-Américain tel que l'ont prôné Emerson et Whitman : L'Américain dont l'esprit positif se fonde non seulement sur la théorie, mis sur la pratique la plus convaincante.

CEUX DE 1865

NEST-CE pas Montaigne qui disait : « Il n'est homme si décrépité qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps tant qu'il ne voit Matusalem devant lui ! » Au demeurant, ceux de 1865, notamment ceux d'entre eux qui mettront leur habits de fête le 21 juin prochain, ne sont pas « décrépités » du tout, tant s'en faut. Ils ont toujours l'œil vif, la démarche aussi assurée qu'élastique, le geste juvénile et le cœur rose et frais. Partant, ils sont assurément dans leur droit, s'ils se sentent tous encore jeunes de cette jeunesse qui ne doute de rien. N'ont-ils pas, du reste, chacun trois fois vingt ans dans le corps, pour parler comme Montaigne et n'y a-t-il pas là matière à une renaissance, sinon physique du moins psychique ? Vingt ans ! qu'ils soient simples, doubles ou triples, c'est partout et toujours l'évocation du point culminant de l'aurore de la vie, de la jeunesse dans son premier élan, c'est aussi le cœur qui bat le rappel, c'est en tout lieu le don de soi-même aux plus grands espoirs, aux plus nobles ambitions.

Vingt ans ! Rose qui s'ouvre ! O, magie des mots auréolés, éternel souffle de vie, tu redores les blasons défraîchis, tu ranimes les corps engourdis, tu réveilles les âmes endormies et tu nous procures à tous le reflet bienfaisant des choses qui ne sont plus.

Laissons le vent de la vie et ses orages décolorer nos rêves empourprés et effeuiller la couronne de pétales des fleurs créées par nos premiers vingt ans, le souvenir survit néanmoins et plus tard le cœur jamais lassé se prend, quand il y est sollicité, à chanter derechef le ciel bleu, les clairs de lune, les tonnelles embaumées, les haies de roses entrelacées, le lac azuré, les montagnes aux horizons infinis, ainsi que les amours dans les sentiers fleuris. C'est dans ces sentiments que ceux de 1865 ont convoqué le ban et l'arrière-ban des membres de leur fraternelle association pour fêter dignement le 21 juin prochain l'avènement de cette troisième jeunesse qui ne sera pas, je vous assure, moins réconfortante que celles qui l'ont précédée. Débarrassé de tout ballast inutile et de la fièvre que laissent les désirs inassouvis, ce nouveau printemps, empreint de vraie philosophie, gagnera en profondeur ce qu'il perdra en fanfaronnades et éclat extérieur, car avec l'âge, malgré une triple ration de vingt ans, la sève avertie par l'expérience se réfugie de préférence dans ce qui dure, dans les racines cachées par exemple et non plus dans le mobile et chatoyant feuillage, ce dehors si fragile que l'arrière-autonne intransigeant et ennemi du factice abat d'un seul coup de vent.

Jean Doron.

Un misereux scrupuleux. — A l'auberge, la municipalité fait miser quelques sapins encore debout dans la forêt.

Le crieur :

— Deux beaux sapins.

Un misereux éventuel :

— Comment sont-ils ces sapins ?

Le crieur, après réflexion :

— Il y en a un qui est un peu plus petit que l'autre.

Le misereux :

— Enfin, voyons... Eh bien, où sont-ils ces sapins ?

Le crieur, après nouvelle réflexion :

— Ils sont tout près l'un de l'autre.

Au concours de bébés. — Un membre du jury d'examen montre à son voisin un gros poupon de six mois.

— Regardez, comme il a de jolis yeux.

La mère est présente. Elle tient un autre enfant par la main.

A la réflexion du membre du jury, ce gamin de quatre ans, répond immédiatement :

— M'sieur, c'est pas extraordinaire que mon petit frère ait de si jolis yeux... Y sont tout neufs.